

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

—Cela se peut. Peut-être M. Dunbar n'a-t-il été informé qu'aujourd'hui de mon existence. Je n'ai appris qu'hier soir ce qui était arrivé."

Elle s'arrêta un moment ; un sanglot qu'elle n'avait pu réprimer l'étouffait ; mais elle redevint bientôt maîtresse d'elle-même et continua lentement, mais avec fermeté, en regardant fixement le jeune homme avec ses yeux bruns et clairs.

"Je n'ai su qu'hier soir que le vrai nom de mon père était Wilmot, il avait pris un faux nom... mais hier soir après avoir été informée... du... du meurtre... (l'horrible mot semblait l'étouffer, mais elle poursuivit bravement), j'ai fouillé une malle de mon père et j'ai trouvé ceci..."

Elle sortit une lettre adressée à l'île de Norfolk et la tendit à l'avoué.

"Lisez-la, dit-elle, vous verrez ainsi comment Henri Dunbar avait fait tort à mon père."

Arthur Lovel déplia la lettre jaunie et déchirée. Elle avait été écrite vingt-cinq ans auparavant par Sampson Wilmot. Marguerite montra du doigt un passage dans la seconde page de la lettre.

"L'amertume de vos paroles contre Henri Dunbar m'est très-pénible, mon cher Joseph, pourtant je ne puis m'empêcher de reconnaître que votre haine envers mon patron est toute naturelle. Je sais qu'il a été la cause première de votre ruine, et que sans lui votre sort en ce monde eût pu être bien différent. Essayez de lui pardonner, essayez de l'oublier même si vous ne pouvez lui pardonner. Ne parlez pas de vengeance. La révélation du secret dont vous êtes le maître concernant les faux billets déshonorerait aussi son père et son oncle, qui sont tous deux des hommes bons et honorables et je crois que la honte les tuerait. Rappelez-vous ceci et gardez le secret de cette triste histoire."

La figure d'Arthur Lovel devint terriblement sérieuse pendant qu'il lisait ces lignes. Il n'avait entendu jusqu'alors que des allusions à l'histoire du faux sans en connaître les détails. Il avait envisagé ces allusions comme une cruelle calomnie qui prenait peut-être sa source dans quelque erreur sans importance, quelque dette d'honneur non payée, quelque folle affaire de jeu remontant à l'époque de la jeunesse d'Henri Dunbar.

Mais maintenant il avait la sous les yeux la preuve, écrite par le vieux commis, de la réalité de cette vieille histoire. Ces quelques lignes de la lettre de Sampson Wilmot suffisaient à fournir un motif.

Le jeune avoué se laissa tomber sur une chaise et réfléchit en silence pendant quelques minutes sur la lettre du vieux commis. Il n'aimait pas Henri Dunbar. Son cœur jeune et généreux qui avait voulu s'offrir au père de Laure s'était replié sur lui-même à sa première rencontre avec l'homme riche. Le désappointement l'avait glacé.

Pourtant, après avoir mûrement pesé la valeur des dépositions à l'enquête du coroner, il en était arrivé à la conclusion qu'Henri Dunbar était innocent du meurtre de Joseph Wilmot. Toutes les charges les plus insignifiantes contre l'Anglo-Indien avaient été prises en considération et le résultat obtenu avait été la conviction de son innocence.

Mais maintenant il envisageait l'affaire sous un autre point de vue. La lettre du commis lui fournissait un motif, peut-être un motif valable. Les deux hommes étaient arrivés ensemble dans le paisible bosquet, le valet avait menacé son patron, ils s'étaient querellés et ..

Non, le meurtre n'avait pu que difficilement s'ac-

complir de cette manière. L'assassin avait été armé de la corde cruelle et s'était glissé sans bruit derrière sa victime. Ce n'était pas un meurtre ordinaire ; la corde à nœud coulant, le traître nœud coulant révélait la connaissance approfondie des habitudes orientales. C'eût été à peu près ainsi qu'un Thug sanguinaire eût assailli sa victime à l'improviste.

Mais d'un autre côté il existait une circonstance qui parlait toujours en faveur d'Henri Dunbar, cette circonstance était le vol des habits du mort. L'Anglo-Indien aurait très-bien pu vider le porte-feuille et le laisser sur la scène du crime pour dépister les agents de police. Cette précaution n'eût été que l'affaire d'un moment.

Mais était-il probable, était-il même possible que l'assassin fût resté en plein jour auprès de sa victime où on pouvait le voir, assez longtemps pour la dépouiller de ses habits afin d'égarer plus efficacement les soupçons ? N'était-il pas bien plus probable que Joseph Wilmot avait passé l'après-midi à boire dans quelque cabaret sur le bord de la route et était revenu à la nuit dans le bosquet où quelque bandit vulgaire n'ayant en vue que le vol l'avait assassiné ?

Toutes ces pensées vinrent à l'esprit d'Arthur Lovel pendant qu'il était assis tenant en main la lettre jaunie de Sampson Wilmot. Marguerite Wilmot l'examinait d'un oeil ardent, scrutateur. Elle voyait le doute, la perplexité, l'horreur, l'indécision se succéder tour à tour sur cette belle figure.

Mais l'avoué comprit qu'il était de son devoir d'agir et d'agir dans l'intérêt de son client quelque hideux que fussent les doutes qui s'élevaient en lui. La conviction seule de la culpabilité d'Henri Dunbar pouvait l'autoriser à abandonner son client. Il n'était pas convaincu. Il était seulement saisi d'horreur en face du doute auquel il venait de prêter l'oreille pour la première fois.

"M. Dunbar refuse de vous voir, dit-il à Marguerite, et je ne vois pas qu'il puisse résulter un bien quelconque d'une entrevue entre vous. En attendant, si vous êtes dans la gêne et que vous ayez, comme cela peut se faire en pareil cas, besoin d'assistance, il est tout disposé à vous venir en aide."

Il ouvrit, en parlant, la bourse d'Henri Dunbar, mais la jeune fille se leva et le regarda d'un air de profond dédain.

"J'aimerais mieux me traîner de porte en porte en mendiant mon pain chez les étrangers les plus durs en ce monde cruel ; j'aimerais mieux mourir de faim petit à petit que d'accepter un secours d'Henri Dunbar. Aucune puissance sur terre ne parviendra jamais à me faire recevoir six pence de la main de cet homme."

—Pourquoi pas ?

—Vous savez pourquoi. Je vois cela sur votre figure. Dites à M. Dunbar que j'attendrai à la porte de cette maison jusqu'à ce qu'il vienne me parler. J'attendrai jusqu'à ce que je tombe morte."

Arthur Lovel revint auprès de son client et lui rapporta les paroles de la jeune fille.

M. Dunbar se promena de long en large dans la chambre, la tête penchée sur la poitrine.

"Morbien ! s'écria-t-il d'un ton colére, je ferai éloigner cette jeune fille par la police si..."

Il s'arrêta brusquement et courba de nouveau la tête.

"Je vous conseillerais de la voir, dit Arthur Lovel, comme quelqu'un qui adresse une prière, si elle s'en va dans la situation d'esprit où elle se trouve maintenant, elle peut donner naissance à une terrible calomnie contre vous. Votre refus de la voir confirmera les soupçons qui..."

—Comment ! s'écria Henri Dunbar, ose-t-elle me soupçonner ?

—Je le crains.

—L'a-t-elle dit ?

—Pas en paroles. Mais ses manières m'ont révélé ses soupçons. Il ne faut pas vous étonner que cette jeune fille déraisonne. Le malheureux sort de son père a dû être un coup affreux pour elle.

—Lui avez-vous offert de l'argent ?

—Oui.

—Et elle...

—Elle l'a refusé."

M. Dunbar eut un frémissement comme si quelque chose l'eût piqué au vif.

"Puisqu'il le faut, dit-il, je verrai cette femme. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui il me faut du repos. Dites-lui de venir demain matin à dix heures. Je la verrai à cette heure-là."

Arthur Lovel porta ce message à Marguerite.

La jeune fille le regarda d'un air sérieux, interrogateur.

"Vous ne me trompez pas, monsieur ? dit-elle."

—Non, je vous assure.

—M. Dunbar a dit cela ?

—Il l'a dit.

—Alors je m'en irai, mais que Henri Dunbar n'essaye pas de me tromper, car je le suivrai jusqu'au bout du monde dans ma recherche de l'homme qui a assassiné mon père."

Elle s'éloigna lentement. Elle se dirigea vers la cour de la cathédrale que l'homme assassiné avait traversée bras dessus bras dessous avec son compagnon. Des enfants qui flânaient à l'entrée des prairies répondirent à ses questions, et la menèrent à l'endroit où le cadavre avait été trouvé.

La journée était sombre et nébuleuse, et le vent gémissait faiblement parmi les branches humides des vieux arbres. Les gouttes d'eau qui s'échappaient des feuilles jaunies tombaient dans le ruisseau d'eau claire, du fond duquel la figure du mort avait fait face au ciel éclairé par la lune.

Un peu plus tard, dans l'après-midi, Marguerite prit le chemin du cimetière situé hors de la ville où l'homme assassiné reposait sous le gazon fraîchement remué.

Un grand nombre de personnes étaient allées visiter cette tombe et avaient été fort désappointées en trouvant qu'elle ressemblait tout à fait aux autres.

Déjà les bons habitants de Winchester avaient commencé à faire courir le bruit que le bosquet près de Sainte-Croix était hanté, et on disait vaguement que le mort y avait été vu se promenant à l'heure du crépuscule.

Au moment même où dix heures sonnaient, Marguerite Wilmot se présenta à l'hôtel *Georges*, ainsi que le lui avait fait dire M. Dunbar.

Elle avait passé une triste nuit dans une humble auberge un peu en dehors de la ville, et son sommeil n'avait été qu'un long rêve sur sa rencontre avec M. Dunbar. Dans ces rêves sans suite elle s'était constamment trouvée avec le riche banquier tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, mais toujours dans des lieux impossibles et sans jamais voir sa figure. Elle avait essayé de la voir, mais de façon ou d'autre elle n'avait jamais pu y parvenir. On aurait dit que le diable s'en mêlait.

Le même garçon flânait dans la même attitude à la porte de l'hôtel. Il releva la tête avec un air de surprise, quand Marguerite s'approcha de lui.

"Vous n'êtes donc pas partie, miss ? s'écria-t-il."

—Partie ! non, j'ai attendu pour voir M. Dunbar.

—Tiens, voilà qui est drôle, dit le garçon, vous avait-il fait dire qu'il voulait vous voir ?

—Oui, il m'avait promis une entrevue pour ce matin à dix heures.

—C'est extrêmement curieux.

—Pourquoi ? demanda Marguerite avec empressement.

—Parce que M. Dunbar et le jeune homme qui était avec lui sont partis avec tous leurs bagages par l'express d'hier soir."

Marguerite Wilmot ne poussa aucun cri de surprise ou d'indignation. Elle s'éloigna tranquillement, et fut